

JE M'APPELLE JUSTO GALLEGO

Justo Gallego Martínez

2003

En raison de mes problèmes d'aphonie, je vous prie d'éviter de me faire parler. Si vous désirez des informations, lisez ce panneau.

Je m'appelle Justo Gallego. Je suis né à Mejorada del Campo le 20 septembre 1925. Depuis mon plus jeune âge, j'éprouve une profonde foi chrétienne et j'ai voulu consacrer ma vie au Créateur. C'est pour cette raison que je suis entré à l'âge de 27 ans au monastère de Santa María de la Huerta, dans la province de Soria, d'où je fus exclu parce qu'atteint de tuberculose, par crainte de contamination du reste de la communauté.

De retour à Mejorada et déçu par l'échec de ce premier chemin spirituel, j'ai décidé de construire, sur un terrain de labour appartenant à ma famille, une œuvre à offrir à Dieu. Petit à petit, cet édifice fut érigé en utilisant le patrimoine familial dont je disposais. Il n'existe ni plans du bâtiment, ni projet officiel. Tout est dans ma tête. Je ne suis pas architecte, ni maçon, je n'ai aucune formation aux métiers du bâtiment. Mon éducation fut interrompue quand la guerre civile éclata. M'inspirant de différents livres sur les cathédrales, châteaux et autres édifices de référence, j'ai donné naissance à mon propre ouvrage. Mais ma source principale de lumière et d'inspiration a été, surtout et avant tout, la parole du Christ. C'est lui qui me guide et me soutient et c'est à lui que j'offre mon travail, en remerciement pour la vie qu'il m'a accordée et en pénitence pour ceux qui ne suivent pas son chemin.

Cela fait 42 ans que je me consacre à la construction de cette cathédrale, jusqu'à me lever à 3 h 30 du matin pour commencer ma journée. À l'exception de quelques aides ponctuelles, j'ai tout fait tout seul, la plupart du temps avec des matériaux recyclés... et il n'y a pas de date prévue pour la fin du chantier. Je me limite à offrir au Seigneur chaque jour de travail qu'Il veut bien me concéder et à me sentir heureux avec ce que j'ai déjà accompli. Et ainsi je continuerai, jusqu'à la fin de mes jours, en poursuivant cette œuvre avec l'aide très généreuse que vous m'offrez. Tout cela pour que Dieu nous soit bienveillant et nous fasse profiter de la Gloire Éternelle à Ses côtés.

LA CONSTRUCTION D'UN IDÉAL

Blaise Perrin, photographe et cinéaste

*« Celui qui aime avec ardeur ne vit plus en lui-même, il vit dans l'objet qu'il aime. »
Érasme, Éloge de la folie.*

Bien avant de franchir le seuil de la cathédrale, l'idée lointaine d'un homme qui, quelque part, consacre sa vie à construire son idéal m'accompagnait. L'histoire de Justo Gallego Martínez et de sa cathédrale me parvint comme le murmure d'un monde plus beau, plus grand que le monde incertain où mes pas se posaient. La photographie m'ouvrit le chemin jusqu'à lui. Alors étudiant à l'École Nationale Supérieure de Photographie d'Arles, j'eus la chance d'obtenir une bourse Erasmus pour séjourner trois mois à Madrid. Sans elle, combien de temps serait encore passé avant que je découvre Justo donnant sa vie à son œuvre et prenne conscience qu'un monde rêvé peut devenir réel.

Ma première visite à la cathédrale faillit être la dernière. Quand je me présentai au bâtisseur pour lui dire mon souhait de photographier son admirable édifice, j'eus pour seule réponse : « Combien d'argent peux-tu donner ? ». Désarçonné, j'improvisai une offre qu'il écarta immédiatement avant de me tourner le dos pour aller mettre quelques morceaux de bois dans la brouette qui lui servait d'âtre. Ma proposition financière ne valait à ses yeux que « deux ou trois images, rien de plus » et prouvait bien que « les jeunes n'avaient plus aucun savoir-vivre ! ». Je revins le lendemain pour lui demander de travailler à ses côtés en échange du droit de photographier. Devant mon insistance, il finit par accepter et m'expliqua que la construction de la cathédrale n'était possible que grâce aux dons des visiteurs et aux matériaux offerts par des entreprises du voisinage. Jamais, par la suite, il ne remit en cause ma présence sur le chantier. Pas même le jour où la colère le prit en découvrant le noir, « la couleur du diable », dans le clair-obscur de mes images.

Les journées occupées à bâtir me firent entrer dans le rythme et la vie du lieu. À peine passée la porte et la tenue de travail endossée, je recevais les instructions de Justo. Il n'y avait pas de temps à perdre. De huit heures du matin à six heures du soir, j'exécutais les tâches qu'il me confiait : passer le balai, porter des briques, faire du ciment, monter des échafaudages... Je travaillais le plus souvent aux côtés de Liviu qui, venu de Roumanie, tentait de gagner sa vie en Espagne. Cet homme d'une cinquantaine d'années, ne comptant pas ses efforts, ne se plaignait

jamais de la dureté du travail ni des exigences du bâtisseur. Il me montrait les gestes efficaces, acceptait ma maladresse, et me mit en garde sur les risques de ce lieu où « Dieu, mais aussi le danger, est partout ». Avec lui, au fil des jours, j'ai appris à travailler sur le chantier. Il incarne l'exemple même de ces aides, de quelques heures à plusieurs années, qui, inconnus des visiteurs, constituent la face cachée de l'incroyable exploit de Justo.

Mais ces contributions anonymes ne font pas l'œuvre qui, de la base au sommet, demeure la pure expression de l'audace et du génie de son créateur. Sans rien écrire, dessiner ou planifier, Justo avance chaque jour l'ouvrage. Il a tout prévu et ceci depuis le début, à commencer par les deux principaux piliers, enfoncés à plus de huit mètres de profondeur qui rendent l'édifice inébranlable et permettront à ses tours de culminer à plus de soixante dix mètres. Du parvis à la coupole, le chantier ne présente aucun angle droit. Baptistère, chapelles, transept, cloître, crypte, Justo veut que tout dans sa cathédrale soit sphérique ou arrondi pour être en harmonie avec le reste de la création : soleil, terre, planètes jusqu'à l'œil de l'homme.

À toute heure et en toute saison, j'ai vu Justo agir avec une détermination sans faille. La capacité de ce vieil homme était absolument prodigieuse. Il alliait la vitesse, condition évidente pour construire une cathédrale à l'échelle d'une vie humaine, à l'extrême précision, ce qu'il jugeait mal fait devait être détruit et recommencé sur-le-champ. Mais il savait aussi rester disponible pour les amis du village comme pour les touristes venus du monde entier, acceptant de poser pour une photographie ou de répondre aux sempiternelles questions sur les dimensions de l'édifice ou sur la date, indéterminée, de son achèvement.

Ces heures passées dans l'intimité de la cathédrale m'ont permis de connaître ses différents visages, révélés par les percées de lumière balayant l'intérieur du bâtiment tout au long de la journée. J'observais et attendais qu'un rayon de soleil tombe sur tel outil de travail ou tel objet de culte pour poser mes gants et courir chercher mon appareil photo. La prise de vue ne devait pas s'éterniser, un « Blas ! » ne tardait jamais à résonner dans la cathédrale pour me rappeler à ma tâche d'ouvrier. Ces objets du chantier sont les plus fidèles compagnons de Justo dans sa traversée du temps. Au service de son rêve, ils sont à la fois les témoins et les acteurs de son œuvre.

Mon travail n'est pas un état du chantier à un moment donné mais une plongée dans ce qui en fait le cœur, le battement. Saisis en lumière naturelle, objets et

outils cernent la construction au plus près, dévoilant le lieu par touches. Je ne voulais ni décrire ni commenter mais laisser le mystère du lieu se déployer dans ce noir, qui ouvre et recouvre à la fois. Suggérer plutôt que désigner en faisant confiance à l'imagination de chacun pour s'emparer de cet ouvrage, qui ne peut être comparé à nul autre, tant il est pensé et construit par un seul homme, sans autre qualification pour le concevoir et le réaliser que celle qu'il s'est attribuée.

Je cessai les prises de vues le jour où Justo décida d'installer dans la cathédrale des vitraux qui diffusaient largement la clarté du jour et faisaient disparaître les halos de lumière, source de mes images. J'achevai alors ma résidence à la Casa de Velázquez et m'apprêtai à rentrer en France, après cinq années reliées autant que je l'avais pu à ce lieu et à cet homme.

Aujourd'hui encore, à des années de distance de Mejorada del Campo, cet homme continue de surgir dans mes pensées. Le bruit d'un chantier dans la rue, une fumée qui s'élève dans la clarté froide de l'hiver me ramènent instantanément à lui. Justo est une figure de volonté et d'oubli de soi, dont José de Ribera, mieux que quiconque, aurait su faire le portrait. Il bâtit son rêve pour vivre à l'intérieur. Photographier à ses côtés la cathédrale en chantier m'a permis d'approcher au plus près cette expérience. Par tous les temps, des rudesses de décembre aux chaleurs suffocantes d'août, seul, indifférent à la moquerie du village qui le tenait pour fou, comme aux éloges qui vinrent ensuite, il n'a jamais cessé d'avancer. Se construisant lui-même, sans doute, à mesure que le bâtiment s'élevait vers le ciel et agrandissant toujours son projet pour être sûr qu'il ne s'éteigne pas avant lui. L'homme et son oeuvre sont indissociables. Justo a créé son propre monde, son « paradis sur terre », comme il le nomme, qui lui rend notre monde habitable.

Si la cathédrale n'est pas achevée le jour de sa mort, qu'importe ! Justo sera heureux de ce qu'il a accompli. Et, comme il le dit dans un sourire, il aura enfin le temps de se reposer un peu.

RIEN N'EST PLUS COÛTEUX À L'HOMME QUE LES MONUMENTS QU'IL ÉRIGE

Lyonel Trouillot, romancier et poète

Rien n'est plus coûteux à l'homme que les monuments qu'il érige. Les Indulgences aidant, la rénovation de la Basilique Saint-Pierre aura coûté à Dieu l'unité de son église. Il existe au nord d'Haïti, au sommet d'une montagne, une citadelle d'une beauté terrifiante. Élevée au début du XIX^e siècle, elle repose sur le sang des hommes de ce temps ayant fait fonction d'ânes pour transporter les pierres, les boulets, les canons.

Et puis, le tort que nous avons d'oublier que nombreux sont les « trésors du patrimoine bâti » qui exercèrent un temps des fonctions bien concrètes qui ne sont pas très nobles. Tel château, tantôt prison d'État, tantôt prison privée, emmura le besoin d'amour avec Berthe de Joux et le désir de liberté avec un certain Louverture. Ils sont nombreux, les lieux d'horreur qui accueillent aujourd'hui des visites guidées.

Les monuments ont en plus le grand défaut d'être la marque de pouvoirs voulant fixer, en dur, dans nos mémoires, leur vérité et leur puissance. Les dictatures les adorent, les vainqueurs aussi. Et les vaincus, pas moins, quand ils deviennent vainqueurs. Ainsi assistons-nous, dans l'alternance du triomphe des uns et de la défaite des autres, à de longues guerres de monuments dans lesquelles s'affrontent autant que se confondent désir d'abattre et de violer, de construire et de préserver.

Les monuments ont enfin la fâcheuse réputation de consacrer les formes les plus odieuses de la division du travail et de la hiérarchie sociale : tout en haut les commanditaires, tout en bas les anonymes ; dans l'entre-deux, intellectuels et techniciens, contremaîtres et fondés de pouvoir...

Mais tous les monuments ne se ressemblent pas.

Il existe à quelques kilomètres de Madrid une cathédrale qui n'a fait de tort à personne. On ne pourra pas lui reprocher d'avoir détourné à vil prix le dur labeur des ouvriers ni d'avoir fait des trous dans les finances publiques.

Cette cathédrale, c'est un homme : son temps, ses mains, son inventivité. Sa promesse faite à Dieu, « le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister » comme l'écrivait Baudelaire. Que je ne croie pas, que vous croyiez, peu importe. Justo croit, et peut-être cette « foi des bâtisseurs de cathédrale » dont

parlait le poète a-t-elle enfin trouvé preneur à sa juste mesure. Ou la belle démesure d'une intention humaine, d'une quête individuelle qui « n'emmerde pas le monde ».

On connaît désormais l'histoire : en temps de guerre civile, un jeune abbé atteint de tuberculose est renvoyé dans son village. Risque de contamination oblige. Il promet alors à Dieu une cathédrale, s'il survit. Il n'a pas de formation particulière, pas de fortune personnelle, pas d'Église à ses ordres ni d'esclaves à ses pieds. Il a ses mains, son cerveau, un bout de terre ingrate dont il a hérité. Le voilà architecte, ingénieur, maçon, manœuvre et maître d'œuvre dans cette affaire entre lui et lui.

Cinquante ans passent, qui ont vu de vraies guerres et de fausses paix ; mourir un général ami avec la mort ; la modernité s'installer avec ses avatars : luxe, gadgets et désocialisation ; le néolibéralisme et ses partis pris pour la haute finance et la rigueur imposée aux pauvres ; la concurrence des onze septembre entre un Chili meurtri et des tours abattues ; séismes et raz-de-marée ; le rock et le hip-hop ; la société spectacle et le postmodernisme ; les murs qui tombent et les statues déboulonnées et, dressées sur leurs ruines, les nouvelles mafias ; la perfection du tir au napalm et les drones ; des printemps à la queue leu leu et quelquefois en queue de poisson ; les mensonges et les vérités sur les armes de destruction massive ; les mythes sur la fin de tout : du monde, de l'histoire, des idéologies ; les grands groupes financiers et les nationalismes ; génocides, exodes, délocalisations ; Disneyworld et Hiroshima, Lennon et Bob Marley, Saddam et Georges Bush...

Cinquante ans passent, le paysage a changé. Le monde. L'Espagne. Le quartier. Le vide qui entourait l'emplacement de la cathédrale en devenir s'est rempli d'immeubles dont les habitants descendent au même arrêt de bus que les visiteurs, à l'exception des cigognes qui viennent à coups d'aile se poser sur le clocher.

La cathédrale de Justo tient debout, inachevée, mais chaque jour plus proche de la finition. Elle s'est construite, se construit, avec cette patience de qui suit son chemin en sachant que rien ne pourra l'éloigner de son pas. Et Justo, on peut le voir au sommet d'une échelle ou penché sur le sol, indépendamment des exigences physiques du travail du jour. Ou accueillant les visiteurs qui lui apportent des objets, reliques de pacotille et pièces dignes de musées. La cathédrale est riche d'objets, sculptures et ornements, tous précieux pour les gens qui les ont offerts comme leur participation à l'œuvre en cours. On peut le voir aussi, Justo, donnant des ordres à ceux qui ont choisi de l'aider en mettant la main à la pâte et

à la ferraille. Parmi eux Blaise Perrin, pas chrétien pour un sou, mais respectueux de la force de l'homme qui a vieilli sans perdre de sa résolution ni de son activité.

Derrière le détail architectural, les ombres et les silences photographiés par Blaise Perrin, derrière chaque fragment de verre, de métal ou de marbre, se cache la permanence d'un pari. Nos adhésions et nos paris durent d'ordinaire moins longtemps. Il faudrait additionner la période bleue de Picasso, les années surréalistes d'Éluard et le temps d'une dizaine de coupes du monde de football pour égaler en longévité le pari de Justo.

Cherchons dans le murmure de chaque photographie ce que disent les pierres et les vitraux, ce que dit la matière de l'humble pouvoir de l'humain, du symbolisme de l'offrande. En fait, pour nous, hommes, n'ayant pas la vie éternelle (en tout cas, sur cette terre), la seule béatitude à tirer de notre passage n'est-elle pas l'alliage d'une action à la fois symbolique et concrète, le sentiment d'avoir fait un petit quelque chose. Tel poète ne parlait-il pas de « l'épopée des humbles » ? La cathédrale de Justo en est l'une des plus belles illustrations.

LE MOINE SANS ABRI ET SON EX-VOTO DÉMESURÉ

Graciela García Muñoz, chercheur et commissaire
spécialiste en art brut

Imaginez que vous mettez plus de cinquante ans à régler une dette. Une dette envers la Vierge du Pilier qui vous a guéri de la tuberculose et vous a sorti d'une dépression. Imaginez que vous lui avez fait la promesse de réaliser quelque chose de grand. En espagnol, on utilise l'expression « grand comme une cathédrale » pour indiquer que quelque chose est immense. Eh bien, en l'occurrence, la démesure de l'ex-voto s'adapte littéralement à l'expression. En effet, c'est justement cela que l'homme dont nous allons vous parler offre à la Vierge : une cathédrale !

Imaginez que vous possédez déjà le terrain ainsi qu'un patrimoine familial que vous mettez en vente de façon à pouvoir acheter les premiers matériaux. Pour le reste, il vous faudra inventer des solutions au fur à mesure et voir comment et avec quoi continuer. Vous n'avez pour vous que vos mains et la force de votre foi. Contre vous, vous avez vos voisins, votre famille, et parfois le climat et les défaillances du corps... mais qu'importe si le chemin est juste. Ce n'est pas un hasard si notre homme s'appelle précisément ainsi : Justo. Il n'avait pas d'autre choix que de tenir sa promesse.

Justo Gallego, son histoire

Né à Mejorada del Campo en 1925, Justo fut agriculteur jusqu'à l'âge de 27 ans, puis entra au monastère de Santa María de la Huerta pour suivre sa vocation et combler de bonheur sa très pieuse mère, dont il est très proche. Il en est expulsé sept ans plus tard car il contracte la tuberculose et, comme le raconte Justo, on craignait qu'il ne contamine les autres moines. Cependant, par-delà la maladie, les registres témoignent que sa foi extrême et très austère n'avait pas sa place dans un monastère car sa vision du don de soi à Dieu était perçue comme une menace pour la communauté.

Rejeté par l'Église, Justo tombe dans une profonde dépression. Toutefois, sa vocation et sa foi sont telles que, s'appuyant sur elles, il parvient à transformer sa

dépression en une puissante force créative. Puisqu'il ne peut pas être moine au sein de l'Église, il le sera en dehors et consacrer sa foi à la religion à sa façon, c'est-à-dire d'une manière aussi intime qu'ostentatoire. Sa foi est « sans abri » ? Qu'à cela ne tienne, il construira un édifice pour l'héberger : sa foi sera l'édifice et l'édifice sera sa foi. C'est ainsi qu'il construit une cathédrale de 8 000 m² et de 35 m de haut, qui comprend aujourd'hui une église, un baptistère, une sacristie, deux cloîtres, une crypte, une salle capitulaire, une bibliothèque et quatre logements pour des prêtres.

L'ancien moine entreprend la construction de sa cathédrale sans le moindre plan. Il est guidé par la vision de l'édifice qu'il a en tête. Le soir, il collecte dans les briqueteries avoisinantes les pièces défectueuses invendables, celles-là même qui confèrent aujourd'hui aux murs cette belle allure onirique et expressionniste. Puis, sous le regard stupéfait de ses voisins, il assemble ces briques et d'autres pièces de récupération pour en faire ses matériaux de construction.

Les premières années, pour se protéger, Justo ne parle à personne. Son personnage colle à la perfection au type castillan, au physique émacié et au caractère bourru, à l'origine du célèbre Don Quichotte. Justo pourrait être un Don Quichotte contemporain, déterminé à aller jusqu'au bout de l'impossible et à défendre ses idéaux envers et contre tous.

Les années passent. Autour de la cathédrale, le monde suit son cours. Justo bénéficie même d'un coup de pouce, lorsque Monsieur Marketing, toujours vorace, s'intéresse à son histoire et s'en sert pour une publicité de la boisson Aquarius. Cet événement apporte visibilité et reconnaissance à l'artisan de la cathédrale ainsi qu'à Mejorada del Campo qui commence à s'enorgueillir de celui qu'elle regardait jusque-là de travers.

À partir de là, ses habitants apprennent à admirer le personnage, l'ingéniosité de ses solutions et l'incroyable mise à profit de ses ressources, comme par exemple la transformation d'une roue de vélo en poulie. Des plateformes de soutien voient alors le jour, des aides financières et des travailleurs bénévoles affluent, par intermittence mais de manière récurrente.

Aujourd'hui, âgé de 92 ans, Justo continue à travailler sans relâche, sauf le dimanche.

Justo Gallego et l'art brut

La force de sa vision et l'aspect colossal de sa construction font irrémédiablement penser à ce palais mythique, loué par les surréalistes, le Palais Idéal, construit par un facteur à l'image de ce qu'il a vu en rêve. L'image de Ferdinand Cheval, dit le Facteur Cheval, en train de ramasser des pierres avec sa brouette a son pendant dans celle de Justo se rendant le soir à la briqueterie pour récupérer les rebuts. Comparons-les sur deux photographies : tous deux ont le même regard implacable tourné vers l'horizon, la même constitution physique et ils partagent un même halo d'austérité.

La pulsion qui pousse des gens de cultures différentes à se lancer dans des aventures similaires est fascinante. On observe des ressemblances entre les processus de création des architectes autodidactes du monde entier. Manifestement, l'un des traits caractéristiques de l'architecture « spontanée » est l'utilisation hétérodoxe de tout type de matériau. Tout peut devenir élément structurel ou décoratif. La cathédrale de Justo est un exemple clair de cette pulsion de récupération qui ne repose pas uniquement sur le manque de moyens. Il y a en effet quelque chose de jouissif dans le fait de ne pas ajouter de déchets au monde, de donner une nouvelle vie aux objets.

Des pots de peinture vides entourent et ornent les tours de la façade ; les balustrades sont faites de boîtes de corned-beef ; les créneaux sont construits avec des flacons de laque ; d'autres contenants servent de coffrage pour les colonnes en béton et le carton trouve sa place dans les murs des dômes.

On est avant tout saisi par la quantité de ressorts qu'il y a partout. Justo les trouve beaux et affirme qu'il les utilise pour décorer, ce qui n'est pas tout à fait exact. Dès que l'on pénètre dans la structure, on découvre que les ressorts articulent presque tout : ils constituent la base des colonnes, des arcades et des marches d'escalier. Ces derniers sont en colimaçon et ils sont très difficiles à monter par endroits... mais « les angles, c'est laid » affirme Justo. En cela, il rejoint Antoni Gaudí avec qui il partage plus d'une idée, par pure coïncidence.

Les exploits des grands architectes sauvages de l'art brut parsèment le territoire espagnol. Ainsi, si Justo Gallego est un peu notre facteur Cheval, nous avons aussi une Maison aux Coquillages, celle de Francisco del Río à Montoro. Nous avons un

Nukain Mabusa – Diego López et sa Montagne bleue à Murcie – et un Simon Rodia dans l'homme qui fut surnommé le Tarzan d'Arguelaguer.

Son entreprise pharaonique et son défi des limites rapprochent Justo Gallego d'un autre Espagnol, Lino Bueno, qui à 120 km de la cathédrale de Mejorada del Campo, à Alcolea del Pinar, dans la province de Guadalajara, a consacré vingt ans de sa vie à creuser un énorme rocher pour y construire une maison à l'intérieur. De tout aussi grande envergure, on peut citer le Passe-temps de Betanzos, un caprice exotique construit par les frères García Naveira sous forme d'un parc encyclopédique de 90 000 m² en Galice. Les différences, de même que les ressemblances entre ces architectures, sont palpables. Lino Bueno a œuvré par besoin et les frères García Naveira pour le plaisir de matérialiser leurs découvertes de voyages. Mais leurs ouvrages n'ont pas l'indéfectibilité de l'entreprise de Justo, marquée par la ferveur de la mission religieuse.

Ascète, pieux et infatigable travailleur, Justo a un caractère qui rappelle davantage celui d'Arthur Bispo do Rosario, qui lui aussi consacra son existence à une mission religieuse et créative, celle de représenter tout ce qui devrait être sauvé le jour du Jugement dernier.

Bispo do Rosario réunit dans la chambre forte de l'hôpital psychiatrique où il était interné un immense corpus d'œuvres : des maquettes, des broderies, des sculptures et des assemblages visant à représenter l'univers. Comme Justo, Bispo sentait qu'il devait exécuter une mission inéluctable, sans autre option que celle de s'y livrer corps et âme et de devenir médiateur et démiurge. Comme Justo, Bispo mangeait et parlait peu. Il consacrait ses forces à la création parce que le temps pressait. Au bout du compte, ces deux créateurs ont construit et créé pour la même raison : qu'il reste une trace de ce qu'ils jugeaient important.

Imaginez maintenant qu'Antoni Gaudí lève la tête et que, plus d'un siècle après sa mort, il apprenne que dans une bourgade madrilène un autre rêveur, un autre détracteur de l'angle et surtout un autre fervent catholique, érige sa propre cathédrale depuis plus de cinquante ans. Imaginez que Gaudí discute avec Justo et que ce dernier lui parle des décisions à prendre au fur et à mesure de l'avancement du chantier et de la beauté des formes organiques. Gaudí ressentirait une immense affinité avec lui, plus encore lorsqu'il saurait que la cathédrale se dresse au numéro 1 de la rue... Gaudí !

Il n'est peut-être pas déraisonnable de penser que, de la bouche de l'insigne architecte, surgisse le slogan de la fameuse campagne publicitaire d'Aquarius : « L'être humain est imprévisible ».

L'Ouvrage de Blaise Perrin

On parvient à percer le secret des insolites matériaux qui composent cette œuvre, on parvient aussi à la parcourir, à parler avec Justo. Mais toute approche laisse un substrat de mystère et ce mystère se trouve dans ce qui n'est pas là.

Ce qui est là est une cathédrale délirante, un ex-voto disproportionné, l'utopie, le renoncement à une vie réelle sur terre en échange d'une image mentale : un rêve impossible devenu une architecture à la Frankenstein.

Ce qui n'est pas là est l'expérience de l'amour (humain), le repos, la possibilité de changer, de se désintéresser, l'intégration au monde réel.

En ce sens, Blaise Perrin est respectueux de ces vides et de la psychologie irréductible du personnage. Il rend compte de la futilité du spectateur et semble encadrer ses prises de vue aux premiers instants de la journée, une journée qui, pour Justo, commence très tôt, parfois à trois heures et demi du matin : un réveil de droiture et de travail, de l'esprit et des mains. Sans relâche, sans anxiété, sans visiteurs. Seulement l'homme et son droit chemin.